

Le Livre du Destin¹

Une nouvelle d'Antanas Biliūnas

Cela se passait il y a longtemps, bien longtemps, dans ces temps peut-être où sur les chemins veillaient des pierres vivantes, et sur leur poitrine mousue se blottissaient, cherchant la chaleur, des *Sigutė*² orphelines chassées de la maison par leur marâtre et durement fouettées par les pluies d'automne. En ces temps-là, peut-être dans notre petit pays, peut-être ailleurs – personne ne le sait plus maintenant, personne ne s'en souvient plus nulle part – s'élevait une gigantesque montagne que les hommes appelaient la Sauvage. Elle était de tous côtés si abrupte, si élevée, que non seulement un homme, non seulement les bêtes des montagnes, mais même les oiseaux aux ailes puissantes n'auraient pu atteindre son sommet. Mais cela, personne ne le tentait non plus : tout ce qui vivait – hommes, bêtes, oiseaux – pendant le jour redoutait la montagne et se courbait devant elle, et pendant la nuit s'enfuyait loin d'elle, comme d'un spectre ou d'une terreur mortelle.

Lugubre et effrayante apparaissait la Sauvage : tout le monde la craignait, personne ne l'explorait, personne n'y vivait. Seuls les nuages gris escadaient avec peine les épaules bossues de la montagne ; seul le vent des hauteurs tourbillonnait éternellement autour des rares bosquets de sapins qui poussaient dans ses clairières sillonnées de rides.

Au sommet de la Sauvage, là où ne poussaient même plus de rares bosquets de sapins, se profilait, énorme, un vieux château de pierre noire. Qui l'avait construit, et quand, personne ne le savait. Personne non plus n'avait jamais vu le château. Mais tout le monde savait qu'il existait et se dressait au sommet de la montagne, inaccessible à l'homme, par-delà le vol de l'oiseau, sinistre et solitaire.

Pourtant, le vieux château n'était ni abandonné, ni désert. Invisible à tous, plein de colère, mystérieux, terrible, y vivait le souverain des hommes, et de tout ce qui naît, vit et meurt sur cette terre : le Destin. Tous les êtres le fuyaient, même s'ils savaient qu'ils ne fuiraient nulle part ; tous les êtres se cachaient de lui, même s'ils savaient qu'ils ne se cacheraient nulle part. Et le Destin, enfermé dans la tour ténébreuse de son château noir, enfoui dans ses pensées encore plus ténébreuses, jour et nuit écrivait avec une plume de

¹ Titre original : *Pasaka apie knygą*. Nouvelle parue dans le recueil *Punktuko akmuo*, Vaga (Vilnius), 1970. Concernant l'auteur Antanas Biliūnas (1905-1970), cf. le dernier paragraphe de l'éditorial *infra* p. 5.

² Personnage de contes populaires lituaniens.

feu dans un grand livre de pierre. Le temps passait, les siècles et les millénaires s'enfuyaient, les hommes naissaient, vivaient et mouraient, et le Destin écrivait encore, écrivait toujours. Ce qu'il écrivait, nul ne le savait, mais tout le monde croyait que chaque mot écrit d'une plume de feu dans le livre de pierre du Destin fixait le sort de chacun : beaucoup de chagrins, très peu de joies, et pas du tout de bonheur.

Le Destin, souverain du château noir, avait deux filles. L'aînée s'appelait Malfaisance, et la cadette Consolation. Elles seules savaient ce que leur père écrivait sur les feuilles de pierre, quel signe de destinée il traçait de sa plume de feu à côté des noms de ceux qui naissaient. Mais les filles séjournaient très rarement dans le château de leur père, elles s'en absentaient parfois un siècle entier, et peut-être davantage encore.

Envoyées par lui, elles erraient à travers le monde, marquant sur les pierres du bord de la route les signes du Destin : encore aujourd'hui on peut, dit-on, les trouver sur le dos des plus grosses pierres. Là où l'aînée, Malfaisance, avait mis le signe, pleuraient la misère et la pauvreté ; là où la cadette, Consolation, avait placé sa marque, même le cœur froid de la pierre battait de charité et de compassion.

Telle était la volonté du Destin.

On ne sait où ni quand précisément, mais cela est sûr : en ces temps mêmes où le Destin, jour et nuit, écrivait de sa plume de feu dans le livre de pierre les signes mystérieux du sort, régnait un roi puissant. Riche et vaste était son royaume, mais son bonheur n'était pas si grand. Le roi, veuf, avait un fils unique, qu'il aimait infiniment. Petit, c'était un garçon joyeux et sans souci. Mais en grandissant, il changea complètement. Bien qu'il fût sain et robuste, beau, bon et sage, personne ne le voyait jamais joyeux et rieur : devenu grand, le prince héritier ne savait plus rire. Des jours entiers il marchait pensif dans les jardins royaux, ou restait assis, enfermé dans sa chambre, à méditer on ne sait quelles sombres pensées. Le père voyait et savait cela, mais ne pouvait comprendre quel mauvais sort avait dérobé au cœur de son fils le bonheur, à ses lèvres le rire.

Un jour, le père dit à son fils :

- Mon fils, tu ne sais déjà plus rire ; bientôt peut-être, tu oublieras aussi de parler. Pourquoi es-tu toujours silencieux ? A quoi penses-tu ?

- A mon destin, répondit étonnamment vite le jeune prince, comme si depuis longtemps il avait attendu de son père une telle question.

- A ton destin ? s'étonna le roi. Ton destin m'est déjà connu, depuis longtemps : quand je mourrai, tu prendras ma place et tu gouverneras avec bonheur et sagesse notre pays.

- Et d'où sais-tu, père, que tel est mon destin ? interrogea, pensif, le jeune homme.

- D'où je le sais ? Tous les sages disent que c'est écrit sur la pierre de ton

destin, répondit le roi.

- Mais est-ce que tu as lu toi-même ce qui est écrit là-bas sur la pierre de mon destin ? interrogea encore, incrédule, le fils.

- Non, je ne l'ai pas lu moi-même, répondit, un peu troublé, le père. Mais tu es né dans le lit d'un roi, et c'est là le signe que le destin écrit sur ta pierre est bien celui-là.

- Non, je ne le crois pas ni ne le croirai tant que je n'aurai pas vu de mes yeux ce qui est écrit sur la pierre de mon destin, tant que je n'aurai pas rencontré mon destin face à face, dit avec émotion le prince, trahissant ses pensées secrètes.

- Mon fils, que dis-tu ? s'écria le roi plein d'étonnement. Tous les hommes, depuis les siècles des siècles, courent et se cachent loin de leur destin inconnu, et toi tu veux le rencontrer face à face ! Sache-le, le destin de l'homme arrive même sans qu'on le cherche.

- Et il n'est pas arrivé jusqu'à moi ; c'est pourquoi j'ai décidé d'aller moi-même le chercher, répliqua le prince. Et j'accomplirai cela sans attendre un instant, je partirai aujourd'hui même.

- Aujourd'hui même ? dit le roi, et il regarda son fils en versant des larmes. Tu vas donc me laisser seul, vieux et malheureux ?

Attendri lui aussi, le prince regarda son père.

- Père, finit-il par dire, tu as été pour moi un bon père ; je regrette pour toi, mais je ne peux me conduire autrement : ton destin t'ordonne de rester ici, et le mien m'appelle ailleurs.

- Peut-être cela doit-il être ainsi, dit le roi après avoir réfléchi. Va, mon fils, et il lui posa ses deux mains sur la tête, en signe de consentement et de bénédiction.

Le prince s'inclina et sortit, non seulement de la chambre de son père, mais aussi du palais royal, par-delà lequel il croyait devoir trouver, dans le vaste monde, son destin.

Longtemps le prince erra dans le vaste monde, il visita bien des pays inconnus, vit bien des choses nouvelles, rencontra bien des hommes, connut bien des épreuves ; il apprit beaucoup ; il apprit surtout à travailler, à mériter son pain par son dur labeur. Mais la pierre de son destin, nulle part il ne la découvrait. Il ne rencontrait pas son destin, qu'il cherchait depuis plusieurs années, après avoir quitté sa maison natale. Cheminant toujours, il se persuadait fortement d'une seule vérité : le destin de tous les hommes est identique, ils naissent dans les souffrances, vivent dans la misère et la pauvreté, et meurent finalement dans le chagrin et le désespoir.

C'était une chaude journée d'été. Le prince, fatigué d'avoir longtemps cheminé, couvert de poussière et altéré, s'approcha d'une source qui bouillonnait à la lisière d'un petit bosquet et s'assit pour se reposer. Ayant lavé son visage baigné de sueur et bu de l'eau fraîche, il poussa un profond

soupir et se dit à mi-voix : S'il n'est pas de bonheur pour les hommes, qu'ils aient au moins la consolation !

- Me voici, répondit une voix inattendue, cordiale et engageante, et le prince ébahi vit une belle jeune fille qui, souriante, s'approchait de la source en suivant le talus. Me voici, tu m'as appelée ?

- Qui es-tu ? interrogea avec étonnement le prince voyageur.

- Je suis Consolation. Pendant des centaines, des milliers d'années, j'ai erré par le monde comme une ombre invisible, et j'ai attendu que quelqu'un m'appelle par mon nom et ainsi me délivre du sortilège qui m'empêchait d'aller auprès des hommes. Toi le premier tu m'as appelée par mon nom, et je suis venue. Dis-moi qui tu es, où tu vas et ce que tu veux. Peut-être pourrai-je t'aider de quelque manière, et ainsi te récompenser.

- Qui je suis ? répondit en souriant tristement le voyageur. Il y a bien longtemps j'étais fils d'un roi, et maintenant je suis un homme fatigué, qui depuis plusieurs années erre à travers le monde et cherche la pierre de son destin pour apprendre ce qui y est écrit, pour voir de ses yeux son destin. Mais en quoi peux-tu m'aider ?

- Je le peux, répondit tranquillement Consolation : je suis la fille du Destin lui-même.

A ces mots le prince poussa un cri, mais Consolation lui toucha doucement la main et le jeune homme retrouva son calme. « Ma sœur Malfaisance et moi, poursuivit-elle, connaissons bien toutes les pierres jetées sur cette terre par le destin des hommes : la tienne n'y est pas. »

- D'où sais-tu cela ? demanda le prince, incrédule.

- Je le sais, affirma encore Consolation, parce que ma sœur et moi, sur l'ordre de notre père le Destin, jusqu'à maintenant avons mis sur les pierres les signes du sort. Et à ton nom nous n'avons inscrit aucun signe. La pierre de ton destin n'existe pas, j'en suis certaine.

Le jeune homme, ébahi et troublé, écoutait parler Consolation.

- Donc, je n'ai pas de destin ? dit-il enfin, étonné et affligé. Donc, je suis un homme sans destin ?

- Oui, répondit en souriant Consolation, tu n'as pas de destin, mais ton cœur est hardi et droit, ta volonté forte et ton intelligence claire.

Pendant quelques minutes le prince et Consolation restèrent silencieux, regardant pensivement la source qui bouillonnait.

- Est-ce que je peux voir le Destin ton père, le regarder droit dans les yeux, et lui demander pourquoi les malheureux humains le craignent et le maudissent depuis tant de siècles ? s'enquit soudain le prince voyageur en jetant un coup d'œil plein de colère sur Consolation.

- Non, tu ne peux pas, répondit d'une voix apaisante Consolation ; et elle ajouta : Et il ne faut pas le maudire. Qui sait ? peut-être le Destin mon père a-t-il lui aussi son destin, lourd et terrible. Il ne donne pas le bonheur aux

hommes, c'est vrai. Mais est-il heureux lui-même, nul ne le sait. Et l'on ne peut donner aux autres ce qu'on n'a pas soi-même.

Sur ces mots, Consolation se mit à ramasser les mousses moelleuses de la forêt et des herbes odorantes ; elle les entassa sous un chêne qui bruissait tout bas, juste à côté de la source. Ayant confectionné ainsi une couche confortable, elle mena près du chêne le voyageur fatigué et lui dit de se mettre au lit.

- Tu es fatigué : couche-toi, et repose-toi tranquillement ; moi, pendant ce temps je me rendrai chez mon père le Destin et j'apprendrai ce qui est écrit dans son livre de pierre à propos d'un homme sans destin...

Cela dit, Consolation se changea en ombre lumineuse, s'éleva dans les airs et se dirigea dans le soir tranquille vers la haute montagne sauvage où se dressait le château du Destin. Et à peine le voyageur eut-il posé sa tête fatiguée sur les mousses et les herbes parfumées de la forêt, qu'il tomba dans le sommeil profond et ténébreux où s'évanouissent non seulement la réalité, mais aussi les songes.

Quand Consolation arriva au château de son père, le Destin était assis dans la tour obscure et feuilletait pensivement le colossal livre de pierre dont il avait commencé à écrire la dernière page. En voyant sa fille, il ne s'étonna ni ne se réjouit, mais demanda seulement d'un ton taciturne :

- Pourquoi es-tu venue seule ? Où est Malfaisance ?

- Malfaisance est restée parmi les hommes, répondit Consolation, et je suis venue t'informer que l'on m'a aujourd'hui appelée par mon nom et que désormais ont pris fin les sortilèges qui m'interdisaient de me montrer aux hommes.

- Qui t'a appelée par ton nom ? demanda le Destin, dont la voix brusquement changée semblait surgir des ténèbres.

- Un homme qui n'a pas de destin, et dont le nom, même sur ton livre de pierre, n'est peut-être pas écrit, répondit calmement Consolation.

À ces mots, le Destin saisit brusquement le livre colossal et se mit à tourner fébrilement les pages. Sa fille attendait sans rien dire.

- Non, son nom n'y est pas, dit le Destin après avoir tourné la dernière page. Donc, mon heure longtemps attendue est venue, car un homme sans destin, c'est mon destin. Aujourd'hui, à minuit juste j'écrirai la dernière ligne dans le livre de pierre, à minuit juste ma plume de feu s'éteindra, et en même temps que sa clarté prendra fin mon pouvoir séculaire : je disparaîtrai.

- Et moi ? demanda avec inquiétude Consolation.

- Toi, tu ne disparaîtras pas, répondit son père. Tu vivras éternellement dans ce don que voici, et que j'enverrai par ton entremise au premier homme sans destin. Je sais que les hommes m'ont beaucoup maudit, peut-être avec raison, mais ce don, ils en parleront seulement en bien.

Ayant ainsi parlé, le Destin donna à sa fille un petit objet, noyé dans les ténèbres, et prit dans sa main la plume de feu, qui achevait déjà de s'éteindre. Consolation se jeta aux genoux de son père et lui demanda d'une voix tremblante :

- Et Malfaisance, est-ce qu'elle vivra ?

- Non, Malfaisance disparaîtra elle aussi, répondit-il à voix basse. Sinon maintenant, du moins à la longue, dans un grand nombre d'années... Seul ce qui est bien vit éternellement et ne disparaît jamais. Et maintenant va, ma fille, et ne reviens jamais ici.

Consolation regarda tristement son père, presque invisible dans les ténèbres, et la plume de feu du destin qui finissait de s'éteindre, et elle sortit sans bruit de la tour et du château.

Quand, au matin, s'éveilla le prince endormi sous le chêne, le soleil brillait gaiement, la brise faisait doucement bruire les feuilles du chêne, les oiseaux insoucians chantaient dans le bosquet, la fraîcheur de la source bouillonnante s'exhalait sous les rayons du soleil, et il semblait que dans chaque gouttelette de rosée matinale souriait, apaisante, la fille du Destin, la bonne Consolation. Bien qu'il ne fût pas possible de la voir, le jeune homme sentait clairement qu'elle était là. Ayant regardé autour de lui, il vit une chose qu'il n'avait encore jamais vue, posée sur les herbes parfumées à l'endroit même où quelques instants plus tôt reposait sa tête. C'était le don du Destin disparu, le premier livre, père de tous les livres. Mais ce livre extraordinaire, l'homme devait à présent l'écrire, maintenant qu'il n'était plus soumis au Destin.

C'est ainsi que je terminerai mon conte à propos d'un livre, bien que je comprenne qu'il lui manque une fin belle et claire. Mais un conte à propos d'un livre peut-il avoir une fin tant que la dernière page du livre n'a pas encore été tournée ?

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre